

L'Écho de Saïda

numéro
137

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 37^e année - Septembre 2016



Dans mon édito du numéro 135, j'avais fait l'historique de notre écho trimestriel, en rappelant qu'il restait plus que jamais le lien entre tous les Saïdéens « de souche ou de cœur » pour reprendre une expression chère à notre président d'honneur. Ce dernier avait également écrit ces quelques mots : « En 1962, la grande famille saïdienne avait éclaté, s'était éparpillée, mais elle n'est pas morte ! Grâce à l'Amicale et notre Écho de Saïda «d'ici», elle s'est recomposée, ressoudée, plus solide que jamais ».

Cet écho a aujourd'hui 37 ans, il est toujours présent, mais pour combien de temps encore ? En effet, dans les premières années et jusque la fin des années 2000 environ, les nombreux envois de textes, témoignages, photos ..., des adhérents facilitaient grandement le travail des personnes en charge de l'élaboration de notre bulletin.

En outre, au début de chaque année, l'équipe de rédaction recevait, en même temps que le règlement de la cotisation, des lettres de vœux et d'encouragements - plus de cinquante lors du passage en l'an 2000 - souvent accompagnés de souvenirs personnels, ressurgis à l'occasion de la lecture des échos précédents.

La rubrique « Les Saïdéens ont la parole » était fournie de nombreux souvenirs de «là-bas» qu'un grand nombre d'entre vous ou de vos ascendants nous avaient confiés.

C'est Claudine Ortéga-Gomand qui nous rappelait, en janvier 2003, que « l'Écho de Saïda était une œuvre collective de tous les Saïdéens pour les Saïdéens ».

Malheureusement, ce n'est plus le cas aujourd'hui et ce depuis un certain temps.

Pour preuve, peu ou pas de réaction à la lecture des derniers numéros de notre bulletin ou alors un courrier qui pose question - voir extraits en page 3 -

Sans votre participation, l'équipe de rédaction, qui vient d'être amputée d'un des ses éléments moteurs (cf. n° 136), et se retrouve réduite à sa plus simple expression, ne pourra pas vous proposer, dans le futur, des documents inédits sur divers thèmes, mais se contentera de reprendre systématiquement des sujets déjà traités dans les échos précédents.

On le sait, les lecteurs d'aujourd'hui sont peu enclins à prendre la plume.

Qu'à cela ne tienne, servez-vous de votre ordinateur, votre tablette ou même de votre smartphone... mais écrivez-nous !

Alors, on compte sur vous.

Alain.



Au fil de l'Écho

- Pages 4 à 8 :
La fondation de Saïda



- Pages 9 :
L'exode
- Pages 10 et 11 :
Où habitiez-vous ?
- Pages 12 et 13 :
Je me souviens...
- Pages 14 et 15 :
Les fidèles du 8ème RIM
- Pages 16 et 17 :
Hommage aux Appelés



- Pages 18 :
Notes de lecture

Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

IMPORTANT

Changement d'adresse de votre Écho de Saïda

Écrivez désormais à :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Courrier électronique:
echodesaïda@gmail.com

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Téléphone portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

Cotisation 2016 : 20 €, soutien à volonté

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Téléphone portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaida@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publier

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda, 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55 - Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

Les Saïdéens ont la parole

Courrier

Un lecteur saïdéen, désireux de rester anonyme (?...) nous demande de publier ce texte, ce que nous faisons avec plaisir :

« Saïda, ma ville natale, est aussi celle de mes parents. Mon grand-père paternel espagnol s'est fait naturalisé français. Il a été mobilisé en 14-18 ainsi que mon père (5 enfants) en 39-45. J'ai moi-même fait les camps de jeunesse et la guerre d'Algérie. Je veux rester anonyme et vous demande de publier tout ou partie de ce qui suit.

Il y avait, bien sûr, les Baylé, les Génolini mais aussi des entreprises, des commerçants et artisans dont on ne parle jamais. J'ai connu les épiceries Obadia, des frères Hassan, Savary, Médina, Zinaï, les entreprises Génolini, Campores, Mirassoli, ainsi que les petites entreprises artisanales comme celles des frères Martinez de la marine ou les cousins de la gare, de Jauffret, Belmonte père et fils, Ouros Jean puis son fils Toinou, Martinez Eugène, Banos, Escobar, Obadia Jacob, les boulangeries Quinto, Galland, Médina, Azencot, Zamora. Il y avait aussi Lalet-Rivas-Valdenaire, Lascar, Sanchez Adolphe et fils, les médecins Benhamou, Korn, les bars, les cinémas et tant d'autres dont on pourrait parler un peu plus et éviter de citer toujours les mêmes personnes. Tous ces gens ont construit et fait vivre Saïda depuis plusieurs générations ».

Réponse de la Rédaction :

Merci à notre ami saïdéen qui exprime sa perception des articles parus au fil des 136 numéros de l'Écho de Saïda... De nombreux numéros ont parlé de beaucoup d'aspects du tissu économique de notre ville (cf. une liste non exhaustive en bas de page).

Aujourd'hui, l'équipe de l'écho, commence à manquer de matière... Nous aimerions aussi remonter dans le temps, dépeindre davantage d'aspects de notre vie là-bas, se remémorer et honorer « tous ces gens qui ont construit et fait vivre Saïda depuis plusieurs générations ». Mais il ne nous est pas possible d'inventer ! Comme nous le demandons fréquemment, c'est à vous chers lecteurs, de nous conter des anecdotes vécues à Saïda et alentours, des vies d'entreprises, des sagas familiales ou autres que nous aurions plaisir à publier pour donner encore plus d'âme à notre trimestriel.

Puissent ces quelques lignes susciter chez vous, auteur de ce texte, et chez tous les lecteurs, l'envie de partager vos souvenirs, d'apporter votre pierre à l'édifice de notre mémoire collective et, ainsi, continuer à donner vie à notre journal encore pendant quelques années. Nous en serions ravis et reconnaissants au nom de tous les Saïdéens.

Alors... à vos stylos !!!

Encouragements

Nous recevons parfois aussi, mais pas assez souvent à notre goût, des mots d'encouragements agréables à lire et qui nous motivent pour poursuivre notre engagement.

En voici quelques exemples :

« Je lis toujours avec bonheur notre Écho de Saïda et vous encourage à continuer »

« Mille fois merci à vous pour le travail accompli, sans vous je me sentirai encore plus perdu, isolé, déraciné. Vous faites un travail formidable afin que notre mémoire ne sombre dans l'oubli ».

« Continuez à nous donner autant de plaisir à lire l'Écho de Saïda et à nous replonger dans nos souvenirs ».

Et ce dernier, envoyé aux organisateurs de la réunion régionale de Hyères au mois de juin dernier, par Henri Paes :

«...Je profite de la présente pour vous dire que nous avons été Micheline L., Wally et moi-même particulièrement enchantés des soins que vous avez apporté à la réussite de cette mini rencontre. Pour dire vrai, je suis convaincu que toute l'assistance n'en pensait pas moins. Je m'empresse de préciser que la réussite de toutes les réunions que vous avez mises sur pieds ont été jusqu'ici de la même qualité, et elles dénotent bien votre continuelle bonne volonté, que dis-je très bonne volonté. Reconnaissons que par la tendance à l'indifférence - qui souvent nous entoure - ,des amis tels que vous, à notre entière disposition, ça ne coure pas les rues. Un grand merci et bonne santé à vous tous.»

Des petites attentions qui font chaud au coeur et entretiennent le moral !

Sujets ou thèmes parus dans les échos de Saïda ayant pu intéresser notre lecteur anonyme :

Paul Jauffret (N° 81) - Alonso Castellano (N° 95) - Famille Alezra (N° 96) - Andrée Johner (N° 104 et N° 123) - Famille Knapp et le Vox (N° 105) - Famille Soler (N° 105) - Gaston Girard (N° 106) - Joseph Rivas (N° 107) - Charly Pohlen (N° 109) - Madame Uséro (N° 110) - Famille Médina et La Princière (N° 111 et N° 112) - Renée Maîtrejean et le Bar du Théâtre (N° 114) - Aux Deux Magots (N° 117 et N° 118) - Le café Lopez (N° 119) - François Discher (N° 120) - Le prêtre Jean-Pierre Espin (N° 129) - Mariano Soler (N° 130) - Famille Camacho (N° 131) - Famille Jesenberger (N° 134) - Famille Morales (N° 134). La Piscine (N° 96) - Le Théâtre (N° 97-99 et N° 100) - L'École Félix Faure (N° 105-106 et N° 107) - Le Vieux Saïda (N° 121) - Commerces des avenues Gambetta et Foch (N° 123) - L'Hôtel d'Orient (N° 128).



La fondation de Saïda



Henri Perez (Mémorial de Saïda, 1993) rappelle qu'en 1830 Saïda est une petite ville reliée à Mascara par une piste incertaine, poussiéreuse ou boueuse selon la saison. Les douars de la région sont en lutte perpétuelle entre eux. Les terres sont cultivées jusqu'à épuisement du sol et Saïda connaît une timide industrie familiale.

En 1835, chassé par le colonel **Clauzel** qui occupait Mascara, l'Emir **Abd-El-Kader** se replie à Saïda qui devient le lieu de garnison de ses troupes. Il remonte des fortifications installées au Vieux Saïda mais en 1841 le général **Bugeaud**, qui le prend en chasse, l'oblige à s'enfuir plus au sud après avoir incendié ville et dépôts. Sous les ordres du général **Lamoricière** les troupes installent alors leur camp (le camp des chasseurs) sur une hauteur où s'élève la colonne commémorative et y resteront deux années durant lesquelles elles livreront de sanglantes escarmouches.



En 1844, Bugeaud, devenu gouverneur général de l'Algérie, décide d'implanter un poste militaire avancé à Saïda (il sera le point de départ de notre cité) et charge le général **Lamoricière** de cette mission. Parmi les soldats du détachement militaire qui part pour Saïda, figure l'élève-chirurgien **Benjamin Rueff**, né à Colmar. Rentré en France, ce dernier fera de cette expédition le sujet de sa thèse de médecine soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier en 1851. C'est en fouillant dans les archives de cette Faculté que, ... 150 ans plus tard, **Guémi Chassaing**, le fils de Gaston notre pharmacien, trouvera ce trésor dont des extraits ont été publiés en 2004-05 dans les échos de Saïda n°81 à 90 et que nous reprenons sous une forme plus simplifiée tout en respectant l'esprit de l'auteur.

Implantation d'un poste militaire avancé à Saïda

Le 15 mars 1844, une petite colonne, composée de deux compagnies d'infanterie, d'une compagnie de discipline, de quelques hommes du génie et de l'artillerie, reçut l'ordre de se rendre à Saïda pour y fonder un établissement fortifié, destiné à servir d'avant-poste pour nos possessions du Tell. Le Général **Lamoricière** se rendit lui-même sur les lieux avec son chef d'ambulance pour choisir la position la plus favorable

sous le double point de vue hygiénique et militaire. Avec Tiarret, Saïda représente pour la province d'Oran une des clefs du désert.

Quand on parcourt les huit journées de marche qui séparent Oran de Saïda, on rencontre le 4e jour Mascara la Sainte, berceau de l'émir, délicieuse ville située sur un coteau où croît la vigne. C'est avec un sentiment de mélancolie que l'on quitte cette ville pour franchir les montagnes qui nous séparent du lieu de notre destination. Enfin, nous arrivons à la dernière étape qui précède Saïda. Je me rappellerai toute ma vie le sentiment d'angoisse qui s'empara de moi quand, après être descendu de cheval, je jetai les yeux sur la contrée désolée où nous campâmes pour la dernière fois à côté du corps d'armée du général **Lamoricière**. Celui-ci devait nous quitter à cet endroit pour nous abandonner à nos propres ressources. Ce camp était encore éloigné de deux lieues de l'emplacement où nous devons bâtir Saïda et se trouvait enfoui dans un pli des âpres montagnes qui se trouvent au Nord-Ouest de l'Oued Saïda. Des rochers nus, une solitude complète, troublée seulement le soir par les lugubres concerts des bêtes féroces; pas de traces de culture, l'homme et la plante semblaient avoir fui ce triste pays.

Quand nous eûmes pris congé du général **Lamoricière**, nous quittâmes ces lieux et, après avoir traversé la rivière, nous jetâmes un cri d'admiration en voyant l'emplacement qui nous était destiné. Le contraste était frappant; c'était un plateau



élevé d'où l'œil plongeait gaiement dans l'espace. Des arbres verdoyants agitaient autour de nous leurs branches fouettées par la brise de la mer et semblaient nous promettre leur ombre bienfaisante pour l'été que nous attendions. Une eau limpide qui provenait de deux sources voisines épanchait devant nous sa nappe de cristal; nous avions devant nous les deux choses les plus essentielles à une colonie qui s'établit : l'eau et le

bois. Dès lors, nous étions sûrs de réussir dans notre entreprise. Cependant, en causant en route avec les chameliers arabes chargés de transporter le matériel de l'ambulance, j'avais recueilli des renseignements qui devaient être pris en considération, parce qu'ils étaient le fruit de la tradition des habitants même du pays. Saïda jouissait auprès des indigènes d'une assez mauvaise réputation. A l'époque de nos premières guerres avec Abd-El-Kader, après la violation du Traité de la Taffna, l'Emir avait cherché à maintenir une garnison dans une Redoute, qu'il fit bâtir à une lieue de notre établissement, dans la direction du Sud. Ce camp, situé dans un endroit escarpé, véritable nid de vautours, admirable comme position



militaire, est une ruine connue aujourd'hui sous le nom de Vieux-Saïda. Abd-El-Kader y mit une garnison de Koulouglis, soldats vigoureux, race métis, résultant du croisement des Turcs et des Maures. Ces hommes s'étaient fixés dans le Vieux-Saïda avec leurs familles et tout faisait croire qu'ils s'y maintiendraient longtemps, quand les fièvres pernicieuses vinrent les décimer. Force fut à Abd-El-Kader de renoncer à un projet qu'il avait longtemps caressé. A quoi tiennent les destinées des hommes! Ce contretemps devant lequel l'histoire passe dédaigneusement, en le notant à peine, a peut-être fait plus de mal à Abd-El-Kader que tous les coups de fusils que nous avons tirés. Cette épidémie avait frappé l'esprit des Bédouins et ruiné la réputation de Saïda au point de vue de la salubrité; aussi mon interlocuteur me disait-il en hochant la tête: "Saïda ma m'enouchn el hammam bezzef" (Saïda ne vaut rien c'est un pays de fièvres). Je me demandai alors à quoi tenait cette insalubrité. Saïda était-il inhabitable, ou bien y avait-il des influences fâcheuses, que l'on pouvait écarter par des travaux bien dirigés? Cette dernière opinion me parut devoir être acceptée. Je me suis convaincu dans la suite que les soldats d'Abd-El-Kader avaient été soumis aux mêmes causes pathogènes que les nôtres, qu'on leur avait fait faire des défrichements, des terrassements considérables, qu'ils employaient un mode d'irrigations qui faisait stagner l'eau au milieu des terres basses, et que sont là les circonstances auxquelles il faut attribuer la mortalité qui les a décimés; il faut joindre encore à ces causes les privations auxquelles les Koulouglis furent soumis au commencement de cette guerre, par suite du dénuement d'Abd-El-Kader. De même que les Koulouglis, nous avons été rudement éprouvés la première année; mais grâce aux travaux qui ont été exécutés, grâce à la réalisation d'une hygiène que les circonstances nous rendaient impossible à cette époque, Saïda est aujourd'hui un séjour très suppor-

table et où les maladies deviennent de jour en jour plus rares.

Le camp de Saïda : configuration et climat

Le camp de Saïda est situé sur un plan élevé, d'où l'œil peut embrasser un vaste horizon. Il est entouré de toutes parts de terres labourées où les Arabes cultivaient le millet, le maïs, l'orge et le blé. Des cultures avaient même été faites sur l'emplacement de notre camp l'année avant notre arrivée et les irrigations que les Arabes avaient pratiquées en vues de celles-ci, occupaient un terrain plat qui n'offrait pas de pente convenable à l'écoulement des eaux. Il en résulta la formation de marais qui furent une cause de maladies pour nos soldats. La terre des environs du camp était un humus noir, d'excellente qualité pour l'agriculture mais, plus loin, sur les pentes des montagnes, à l'Ouest surtout, le sol était de nature argileuse. Ces terrains argileux étaient percés de distance en



distance par des rochers qui affectaient les formes les plus bizarres. A l'est sont deux sources situées l'une à côté de l'autre qui, en mêlant leurs eaux, donnaient naissance à une petite rivière, l'Oued-Saïda. Ces deux sources ont cela de remarquable, qu'elles ne possèdent pas la même température; il y a au moins une différence de + 6° entre elles. L'Oued-Saïda nous donnait une eau limpide et pure, la meilleure eau de toute l'Algérie. Cette rivière n'est jamais à sec, même par les plus fortes chaleurs, circonstance rare et précieuse en Afrique. A l'époque des grandes pluies, elle grossit quelquefois au point de ressembler au bout d'une heure à un torrent. Elle ne contient autre chose que des anguilles, dont le goût de vase en fait un manger peu agréable et probablement malsain, et des crabes.

Trois vents régnaient tour-à-tour dans cette localité. Dans la saison des pluies, c'était le vent de Nord-Ouest, froid et humide, dont les rafales devenaient surtout effrayantes pendant la nuit. Il était quelquefois tellement violent qu'il arrachait les piquets de nos tentes fixés dans un sol ramolli par la pluie et nous forçait à nous lever pour remettre à sa place notre léger abri. En été, nous recevions l'influence bienfaisante du vent du Nord, la bien-aimée brise de mer, qui s'élevait régulièrement à dix heures du matin et ranimait nos membres alanguis par les premiers feux de jour. La chaleur, accablante à neuf heures du matin, devenait plus supportable au fur et à mesure que la brise enflait son souffle et le repas du matin, que nous prenions à cette heure, en recevait plus de prix.

La fondation de Saïda (suite)

Mais il y avait des jours néfastes, où la brise manquait et était remplacée par les desséchantes émanations du Sirocco. Ce dernier trouvait une porte toujours ouverte dans la gorge circonscrite par les deux montagnes, dont l'une est à l'Est et l'autre à l'Ouest. Cet hôte incommode nous restait quelquefois quinze jours de suite. Ces jours là, il y avait une grande tristesse au camp; on fermait hermétiquement sa tente, parce qu'il apportait avec lui une poussière fine qui pénétrait partout, souillait tout, imprégnait les muqueuses exposées à l'air et se fixait dans les voies respiratoires. Beaucoup d'hommes tombaient alors sous l'influence d'une congestion cérébrale; d'autres étaient comme asphyxiés. Le Sirocco ou Simoun, n'est pas un vent qui souffle avec violence, c'est un zéphyr qui dessèche et embrase tout ce qui est sur son passage.

Les pluies étaient torrentielles en hiver et la température moyenne de 18°C. Nous avons vu le thermomètre monter à 54° sous la tente. D'une autre part, la température descendait quelquefois jusqu'à -5°. Deux fois j'ai vu tomber la neige. Il faut surtout noter deux circonstances quant au climat de Saïda :

- 1° les fréquentes variations de température dans la même journée, variations qui allaient quelquefois de +6° à +33° ;
- 2° les changements brusques survenant tous les jours à l'entrée de la nuit, heure à laquelle un froid quelquefois assez marqué succédait aux chaleurs accablantes. Aussi, malheur à ceux qui gardaient le soir les vêtements de toile légère, les pantalons de coutil, les petits cabans en flanelle qui suffisent dans la journée. Ils contractaient des diarrhées, des fièvres, des affections rhumatismales. Dans la nuit, une rosée abondante venait rafraîchir la terre; elle était si dense que, passant à travers nos tentes, elle venait imprégner nos vêtements et nos couvertures, comme si on les avait passés dans l'eau. Cette rosée ne tombait pas lorsque le vent du Sud soufflait; elle constituait une source de refroidissement lorsqu'on ne se couvrait pas bien pendant la nuit. Nous lui avons dû beaucoup de dysenteries, de fièvres catarrhales, quelques ophtalmies. La moyenne de l'hygromètre était de 45° à 50° ; lorsque le vent du Sud se faisait sentir, il descendait d'une quantité prodigieuse. Les deux points extrêmes étaient 18° et 72°. Le baromètre n'éprouvait que de faibles et rares changements : sa moyenne était de 0,776 mètre.

Au Nord-est de notre Établissement se trouvait un magnifique bois de thuyas, peuplé de gibier, tel que lièvres, perdrix, poule de Carthage, sarcelles, outardes. On voyait encore dans les environs de Saïda des tamarins en grand nombre. Des caroubiers, dont le fruit astringent peut entrer dans une excellente tisane, nous abritaient à l'ombre de leur épais feuillage en parasol. Il y avait aussi une grande quantité de figuiers, d'amandiers sauvages, de cactus et d'aloès. La vigne sauvage y acquerrait des dimensions colossales et enlaçait de ses mille bras les arbres voisins. Les sources dont nous avons déjà fait mention étaient bordées de lauriers-roses. Ces arbres sont communs dans toute l'Algérie et acquièrent des dimensions considérables. A l'est, il y avait aussi un bois de chênes-vert qui pouvait servir à certaines constructions. La végétation en arbres cesse à 4.000 mètres du camp. A ce niveau, commencent les régions qu'on appelle les hauts plateaux. Quand on a franchi ces derniers, on arrive dans le Sersou, commencement du désert. A partir des hauts plateaux, dès qu'on est



parvenu à cette trouée par où nous arrive le vent du Sud, la terre est aride et rocailleuse, la végétation s'appauvrit et les arbres ne se montrent plus que dans des oasis situées à de longues distances.

Le marché

Tous les mardis il se tenait à la porte du camp un grand marché arabe où les habitants du pays venaient, le fusil sur l'épaule, qui à cheval, qui sur un âne, un grand nombre à pied, d'une distance quelquefois éloignée, pour y trafiquer de leur denrées. Celles-ci consistaient en bestiaux, laines de moutons, vêtements confectionnés, outils aratoires, armes, grains, tapis, verroterie, quincaillerie, henné pour teindre les ongles des femmes, etc... Ils apportaient aussi des fruits, entre autres des raisins, des figues ordinaires et des figues de barbaries. Ce marché était une chose très importante pour nous et fut une excellente installation dont l'idée partait du général Lamoricière. L'officier du bureau arabe avait reçu l'ordre de l'établir dès les premiers jours de notre arrivée à Saïda ; d'ailleurs, les Arabes s'en trouvaient bien. Saïda est destiné à devenir par la suite le rendez-vous entre les habitants du Sud et ceux du littoral ou du Tell (Tellus, terre cultivée des Romains) : les premiers allant y porter leurs dattes, leurs tapis, leurs autruches, pour y chercher les grains qui leur font défaut et que leur vend l'homme du Tell. Saïda, sous ce rapport, est appelé à devenir un jour une riche cité, le trait d'union entre le Sahara et la contrée des grains, une halte pour les caravanes. Le marché, jour de réjouissance et de distraction pour les Arabes, était aussi pour nous un jour de délasserment, une diversion à la monotonie de nos occupations. C'est là que le Caïd accroupi sous un arbre rend ses jugements, immédiatement exécutoires et sans appel, souvent suivis d'une généreuse distribution de coups de bâton sur les fesses ou sur la plante des pieds. Nous sommes obligés de conserver encore ces châtiments, parce qu'ils sont inhérents aux mœurs du peuple arabe ; nous leur laissons donc leur juridiction pour ce qui regarde les affaires correctionnelles, ou bien les affaires commerciales d'Arabe à Arabe.

Le marché est pour les Arabes une bourse, un tribunal, un salon de conversation, un café. C'est là qu'on se raconte les nouvelles politiques, que l'on commence les mariages, que l'on chante les légendes où il est question des hommes d'un autre temps, des vaillants,



des forts, des sages. Beaucoup d'Arabes y viennent de très loin dans un seul but de curiosité. Beaucoup y venaient pour consulter les toubibs français sur les maladies dont ils étaient atteints. C'était pour la plupart des affections chroniques datant de plusieurs années : énormes ulcères syphilitiques, condylomes, exostoses, perforations du voile du palais, caries et nécroses, engorgements des viscères abdominaux, dartres de toutes espèces. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'action énergique que les médicaments ont sur eux, et qui fait qu'avec de faibles doses on obtient des résultats qui m'ont souvent surpris.

La troupe

A l'époque de notre installation à Saïda, l'effectif de notre troupe était de 300 hommes répartis entre deux compagnies d'infanterie (130), une compagnie de discipline (80), un détachement de génie (35), un détachement d'artillerie (15), une escouade d'infirmiers (6), des soldats de l'administration (8), des officiers et employés (26).

Les soldats étaient sous la tente. L'administration de la guerre a dû songer à ne pas trop augmenter le fardeau du militaire lorsqu'il est en marche, l'armée ne disposant pas toujours en campagne des moyens de transport dont elle pourrait avoir besoin. Ce fardeau est considérable, quand on songe qu'il est chargé de son fusil, de son sac, de quatre jours de vivres, de ses effets, de ses chaussures, de balles et de cartouches. La sollicitude des chefs militaires a donc cherché à concilier deux nécessités : on a simplifié l'habillement du soldat, en lui remplaçant la capote et l'habit par la seule tunique, de même on s'est appliqué à rendre la tente la plus portable possible. Dans ces cas, on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Ainsi, pour ce qui est du vêtement, je crois que la capote grise était une excellente chose pour le soldat, en Afrique surtout, et qu'on y reviendra plus tard, sauf à trouver un autre moyen d'alléger le fardeau dont il est chargé. La capote, portée seule, était un vêtement ample, commode, frais, peu gênant. Par le froid, les militaires portaient leur habit ou leur veste par dessous la capote, qui leur servait alors comme un paletot ou un manteau. Quant à la tente, on en a inventé une de petite dimension, composée de deux morceaux de toiles, s'élevant à une distance moindre de 2 mètres au-dessus du sol ; il en résulte qu'on peut y rester assis ou couché, mais non debout. Le bâton auquel chaque soldat a droit pendant la route, sert de piquet quand on est arrivé au bivouac. On comprend que le confortable n'est pas précisément ce qui distingue ce genre d'habitation, et que les rafales de vent, les ondées de pluie passent bien souvent à travers pour venir troubler le repos de son habitant. Mais il



n'en est pas moins vrai que, telle qu'elle est, son invention a été un bienfait pour l'armée car, dans les premiers temps de l'occupation algérienne, la tente était chose inconnue et l'on bivouaquait en plein air, exposé à toutes les intempéries dans un climat où la fraîcheur des nuits fait un contraste frappant avec les chaleurs excessives de la journée. Plus tard, un général d'Afrique inventa le sac à campement : ce n'est autre chose qu'un sac en toile dans lequel le soldat entrait tout entier et qu'il nouait au dessous de la bouche pour ne pas gêner la respiration. Les vieux soldats avaient même inventé une modification assez ingénieuse, qui consistait à bourrer les vides existants entre le corps et la toile avec des remplissages de foin ou de paille. Mais malgré toutes ces précautions, le sac à campement était un bien pauvre abri, et l'usage de la tente fut accepté avec reconnaissance de l'armée.

Malheureusement pour nous, quand nous arrivâmes à Saïda, il y avait eu pendant plusieurs jours de pluies torrentielles, dont nous eûmes même à souffrir pendant la route. Je me rappellerai toute ma vie la tente percée de mille trous qui était censée nous protéger contre les torrents de pluie qui fondaient sur nous. Dans mon ignorance de nouveau débarqué, et dans mon insouciance de jeune homme, transporté subitement du sein de ma famille sur les confins du désert, je n'avais pas même songé à emporter une couverture, et je passais ces quelques nuits, enveloppé dans mon manteau, en me levant de temps en temps pour me réchauffer aux feux des soldats du train. Arrivés à l'endroit de notre destination, nous trouvâmes le sol qui devait nous servir d'emplacement pour bâtir le camp, détrempé par les pluies et converti en une boue noire et sans consistance, au point qu'on avait même beaucoup de difficultés à y faire tenir des piquets. Les soldats couchaient littéralement dans la boue.

L'évolution du camp: point de départ de « notre Saïda »

Les conditions de campement et de couchage restèrent les mêmes pendant les deux premiers mois de notre séjour, durant lesquels la garnison était employée à la construction du camp. Les officiers furent logés les derniers et, en cela, ils montrèrent une conscience de leur devoir qui ranima par contrecoup le zèle et le dévouement des soldats. Les travaux, marchèrent avec activité. En peu de temps, nous eûmes un mur d'enceinte, entouré d'un fossé de trois mètres de profondeur. Le mur d'enceinte était un carré bastionné assez solide pour résister aux attaques des Arabes. La construction du fossé devint une cause de maladie pour la troupe, car elle fût obligée de défricher tout le tour du camp. Trois grandes baraques servirent de caserne aux soldats. Ces bâtiments se composaient de murs latéraux dans lesquels étaient percées des ouvertures fermant seulement par des volets. Les toits étaient recouverts en tuiles. Ces bâtiments furent utilisés dès que les murs s'élevèrent à une certaine distance et, pour pouvoir abriter les hommes le plus tôt possible, on combla la partie supérieure de la charpente avec des claies en joncs et en lauriers-roses. Au fur et à mesure que le temps marchait, on remplaçait ces claies par de la maçonnerie.

Le travail le plus urgent à cette époque ce fut un barrage au moyen duquel on pouvait accumuler dans un vaste bassin, situé dans le camp, l'eau de l'Oued Saïda. Cet ouvrage fut

La fondation de Saïda (suite)

exécuté dans la prévision des hostilités avec les tribus voisines qui n'auraient pas manqué de nous couper l'eau à la première occasion. Mais ces travaux devinrent une cause de fièvre, à cause de la grande quantité de terre qu'on remua pour creuser le bassin. On commença aussi à cette époque à jeter le fondement de l'hôpital, nos malades étant jusque là dans de grandes tentes faites en poils de chameaux, pareilles, quant au tissu, à celle dont se servent les Arabes. Malgré leur apparence de solidité, ces tentes ne valent pas les grandes tentes coniques, dites marabout, ni les tentes polygonales pouvant contenir 16 hommes. Elles ont le double inconvénient de s'échauffer excessivement par les temps chauds, et de laisser passer la pluie à cause de la laxité de leur tissu. Souvent nous étions obligés de les doubler en dedans avec des draps de lit et des couvertures.

Rien ne fut oublié, tous les travaux marchaient à la fois. Fours à chaux et à briques, magasins pour les vivres, le bois et le fourrage, ateliers du génie, baraques pour le commandant supérieur et les officiers, tout fut exécuté en même temps. L'hôpital reçut des dimensions telles qu'il pouvait contenir deux cents malades. A côté de la baraque d'ambulance principale, on éleva une baraque accessoire destinée à renfermer la pharmacie avec sa tisanderie, la buanderie, le magasin de l'hôpital, les logements des médecins et du comptable, une petite salle pour cinq officiers malades, une salle des morts et des lieux d'aisance. Cet hôpital devait recevoir les malades et les éclopés des colonnes, ainsi que les Arabes et les colons.

Bientôt s'éleva une jolie manutention avec deux fours pouvant donner trois cents rations et un grand magasin aux vivres. C'était déjà un grand point d'avoir du pain frais toujours assuré. Nous pouvions même en fournir aux colonnes qui venaient se ravitailler chez nous, pour se rendre dans le sud. On assura les productions des légumes en assignant à chaque corps une certaine étendue de terrain pour y planter un jardin, l'hôpital eut aussi le sien. Les principales chaussées furent empierrées en dos d'âne avec des cailloux cassés. Nous trouvâmes une grande source de bien-être dans des gourbis ou huttes en lauriers-roses que nous construisîmes nos soldats pour nous préserver des fortes chaleurs. Parallèlement au camp, et en même temps que lui, s'élevait le village des colons, composé de vingt-trois maisons et contenant 120 habitants. Ce village fut bâti par les colons eux-mêmes, aidés cependant par quelques uns de nos soldats. Ces derniers furent admirables.

Ni les dangers, ni les privations, ni les travaux excessifs n'altéraient leur bonne humeur et, à cette occasion, je compris que notre armée est une magnifique institution qui doit faire envie aux autres nations. Il fallait chercher d'énormes blocs de pierre dans une carrière située à une grande distance, par une température qui commençait à devenir accablante au mois de mai. Il fallait tailler ces pierres, préparer du mortier. Ajoutez à cela une nourriture qui, malgré la sollicitude des chefs, ne répondait pas toujours aux pertes faites par des hommes de 20 à 25 ans, la privation de vin, l'usage quelque temps prolongé d'un biscuit, dont les qualités réparatrices sont loin

de représenter celle du pain et qui devient quelquefois une source de digestions pénibles. Eh bien ! Malgré toutes ces causes, ou peut être même en raison de quelques unes d'entre elles, les soldats maintinrent l'intégrité de leur santé dans les premiers temps de l'installation.

Il n'y eut pas de maladies pendant cette période et nos tentes d'ambulance attendaient en vain des habitants. Je me serais même demandé ce que nous, médecins, nous allions faire à Saïda, si je n'avais pas appris de mes maîtres que les médecins ont encore un plus beau rôle à jouer que de guérir les maladies : c'est de les prévenir. Nous donnions donc aux chefs de corps des avis toujours favorablement écoutés sur l'hygiène de leurs subordonnés. Le vêtement des soldats devint l'objet

de prescriptions rigoureuses, ayant pour but d'empêcher les refroidissements et les répercussions de sueurs, grandes causes de maladies. Chaque homme fut astreint à porter la ceinture abdominale en flanelle, excellent prophylactique contre la dysenterie. Les travaux étaient suspendus pendant les fortes chaleurs et les soldats soumis à l'appel pour les obliger à garder le repos pendant ce temps là. Les cantines furent soigneusement surveillées, et toutes boissons suspectes impitoyablement refusées ; l'absinthe, cette liqueur pernicieuse, souvent falsifiée avec des sels de cuivre, fut complètement prohibée dans le camp. Aussi, nous n'eûmes pas à observer à Saïda ces delirium tremens, ces manies furieuses, suites ordinaires de l'abus de l'absinthe. Des jeux d'adresses, de chœurs de chanteurs furent organisés le soir et empêchaient la nostalgie d'exercer ses ravages. Hélas ! Notre ministère ne devait pas toujours se borner à ces hautes fonctions où le médecin ne vaut que lorsqu'il est hygiéniste, mais où le médecin hygiéniste est un homme sublime. Bientôt les grandes chaleurs arrivèrent, et avec elles tout le cortège pathologique qui sévit sur les sociétés naissantes dans notre colonie.



L'exode

Nous reprenons également dans cet écho une rubrique lancée fin 2009 et qui n'a pas eu le succès escompté. On peut comprendre pourquoi. Il n'est pas toujours facile de délivrer un témoignage, surtout lorsqu'il faut se remémorer des événements désagréables.

L'indépendance arrive et avec mes parents, mes frères, Jean-Pierre et son épouse, et José, nous sommes toujours à Saïda. Barthélémy et Robert sont à l'armée, le premier à Blida et le second dans la région parisienne. Nous n'avons toujours pas pris cette décision du départ mais les «festivités» qui vont suivre vont nous y amener. En effet, pendant trois jours ce ne sera que défilés bruyants, cris, vociférations, concerts de klaxons, voitures et camions bondés, youyous, etc. Pendant ces trois jours, nous restons cloîtrés à la maison et comprenons, enfin, que tout est fini ici.

Nous allons donc partir sauf mes parents qui veulent encore rester et qui nous rejoindront en décembre. Mais pour quitter Saïda, il faut un laissez-passer délivré par les nouvelles autorités et, pour l'obtenir, justifier du paiement de ses impôts. Un extrait de rôle est rapidement obtenu à l'hôtel des finances mais ce sera plus difficile pour le laissez-passer délivré au commissariat, abandonné par les policiers français qui ont été remplacés par les agents du FLN. Enfin, le précieux document en main, nous prenons le train pour Oran.

Le voyage est long, mais nous y arrivons sans encombre, après un changement à Perrégaux. Nous allons y rester



une semaine hébergés par un oncle, fonctionnaire, qui attend sa mutation. Il est seul chez lui (femme et enfants sont déjà partis) et peut donc nous loger facilement. Nous allons au port pour voir comment embarquer mais c'est la catastrophe.

Il y a là des milliers de personnes, dormant à même le sol au milieu de ruines encore fumantes, le port ayant été dynamité au mois de juin.

Un moment, le désespoir nous envahit. Il va falloir rester des jours et des jours ici avant de partir. Il faut trouver un autre moyen car ma belle-soeur, qui est enceinte (mon neveu naîtra au mois de septembre), ne pourrait pas résister. Nous allons essayer de partir en avion. Nous obtenons nos billets après un nombre incalculable d'heures de queue

devant les bureaux d'Air Algérie. Le jour où nous avons obtenu ces fameux billets nous étions arrivés à 5 heures du matin et déjà une dizaine de personnes nous avaient devancés. En fait, elles avaient passé la nuit sur le trottoir.

Enfin c'est le départ, les formalités à l'aéroport de La Sénia se passent bien malgré la foule présente là aussi. Nous embarquons dans une caravelle et à 14 heures nous quittons le sol algérien, sans regret et avec soulagement. Nous sommes saufs et nous avons une pensée pour nos parents restés à Saïda, nous espérons qu'ils nous rejoindront très rapidement.



Deux heures plus tard, nous nous posons à Orly et sommes accueillis par une foule de parisiens. Ceux sont des bénévoles qui sont là pour nous aider et nous recevoir dignement. Ils sont formidables. Une dame nous accoste et nous demande si elle peut nous aider.

“Enfin, c'est le départ”

Notre destination finale est Châlons-sur-Marne où nous rejoignons les parents de ma belle-soeur qui y sont déjà installés. Ils sont fonctionnaires, originaires de Boufarik, et ont eu leur mutation en Juin.

Cette dame se propose donc de nous emmener à la gare de l'est, gare de départ pour Châlons. C'est avec sa voiture personnelle qu'elle nous y emmène. Le trajet à travers Paris sera sympathique. Elle est gentille et chaleureuse et ne nous quittera que lorsque nous serons installés dans le train.

Voilà, si j'ai voulu témoigner c'était pour mettre à l'honneur ces français qui ont su se monter humains à notre égard et qui n'ont pas compté leur temps pour aider bon nombre de nos compatriotes. Tout n'a pas été négatif.

Texte de Charles Saez paru le 17 novembre 2007 sur le forum.

Où habitez-vous ?

Nouvel écho où nous vous proposons le travail de reconstitution du plan de Saïda avec un maximum de noms ! Les rues concernées sur ce numéro 137 sont marquées en lettres rouges.

Sur la page 11, vous avez les indications de noms que l'équipe de l'Amicale a pu récupérer lors de divers rassemblements nationaux ou régionaux. C'est à compléter !

Les personnes et familles ayant habité l'une de ces rues ont juste à nous le faire savoir par courrier postal :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

ou par courrier électronique :

echodesaïda@gmail.com

(nouvelle adresse e-mail)

Vous pouvez, si vous le souhaitez, photocopier ce plan et marquer d'une croix l'emplacement exact de votre habitation, ou de tel ou tel commerce, ou de telle ou telle connaissance...

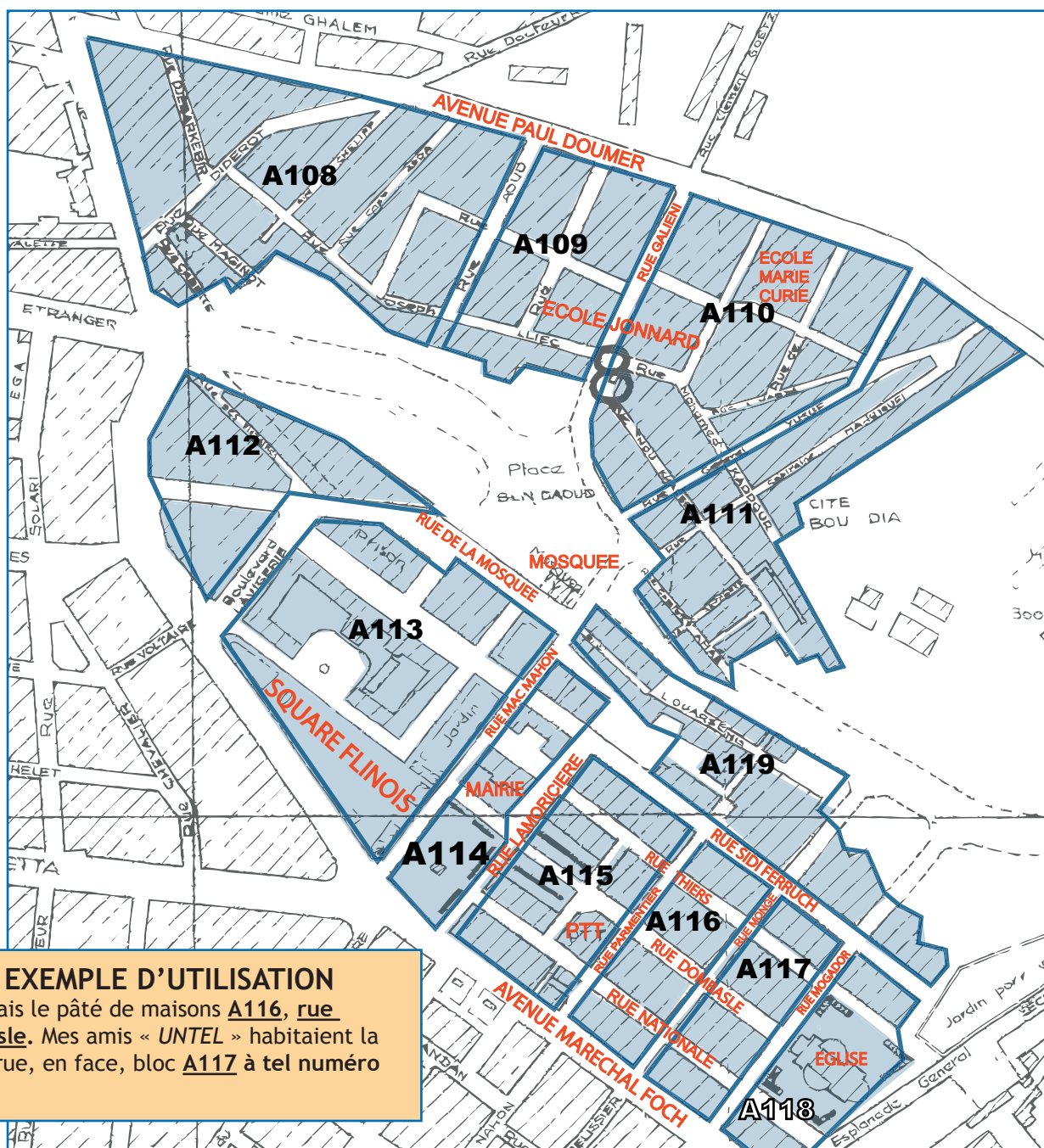
Adressez vos écrits à :

Écho de Saïda

3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

ou par courrier électronique :

echodesaïda@gmail.com



EXEMPLE D'UTILISATION

J'habitais le pâté de maisons **A116**, rue Dombasle. Mes amis « UNTEL » habitaient la même rue, en face, bloc **A117** à tel numéro etc.

Où habitez-vous ?

Dans ce numéro 137, nous abordons pour la neuvième fois le thème « Où habitez-vous ? ».

Si jusqu'à présent, les rues mentionnées permettaient de resituer un grand nombre d'habitations, il en est pas de même dans ce numéro dont une grande partie de la zone à reconstituer est occupée par le Square Flinois et les écoles Jules Ferry, la mairie et sa place, la Marine, les écoles Jonnard et Marie Curie, la Poste, l'Église et beaucoup d'autres espaces inhabités.

De plus, aucune personne ne s'est identifiée dans le Boulevard Lavigerie ainsi que dans les rues : Djebbar Kebir - Diderot - Maginot - Carette - du Cheliff - du Capitaine Adda - Aoud - Bel Mekki - Labani - Joseph Lliec prolongée par Mohamed Kaddour - Aouchar - de la Zaouhra - Saoura - Palat - Lamoricière - de L'ouarsenis (prolongement de la rue de la Mosquée) - des Victoires.

C'est à compléter ou à corriger. N'hésitez pas à nous contacter pour contribuer à la réussite de ce projet

Avenue Maréchal Foch

N° 2 : Canal Étienne - Serrano Paulette - N° 12 : Alloun Albert
Sur cette avenue, de nombreux commerces : N° 4 : Salon de coiffures pour dames (Amsallem Harry) - N° 5 : L'hôtel d'Isly (Bensadoun) - N° 6 : Station Essence Shell (Paya) - N° 7 : Boulangerie (Galland) - Horlogerie (Ségura) - « Au gagne petit » (Tordjman Charles) - N° 9 : Droguerie-Parfumerie (Cambas puis Gaillard François) - N° 10 : Butagaz-Propagaz (Nicollazo-Crach Adrien) - Magasin Philips (Kraus Louis) - N° 11 : Horlogerie (Rogier) - Pharmacie (Cambillet) - N° 12 : Nouveautés (vêtements Abensour) - N° 15 : Abourbeh Maurice - N° 17 : Restaurant l'Oasis (Avaro)

Sans numéro : Pharmacie Chassaing / Hôtel d'Orient / Commerce vêtements et chaussures (Atchuel) / Hassan Henri et Maxime (Épicerie) / Amsallem Moïse / Chiche René (Notaire) / Darmon Marcel / Dinard R. (Chirurgien-dentiste) / Bar (Galland) / Eskinazi Joseph / Cinéma Palace (Garcia) / Bar Kestemont.

Avenue Paul Doumer

Soudan Charles Léon - Boisson Julie (Charles).

Rue Sidi-Ferruch

N° 5 : Carrosserie Lorente François et Gonzales Antoine.

Sans numéro : Brémond Albert / Le dispensaire.

Rue Dombasle

N° 2 : Amsallem Jean-Claude / Sadoun Georges - N° 3 : Amsallem Odette - N° 4 : Genet-Diaz Jeanne - N° 8 : Andréoletti Suzette

Sans numéro : Diaz Jean - Perez Raphaëla (André-Lucienne-Jean-Claude-Emmanuel) - Garcia (Joaquin) - Soler René - Alezra Samuel.

Rue Nationale

N° 20 : Cabanel Georges - Marie-Rose - N° 22 : Presbytère

Sans numéro : Gaillard Michel - Hernandez Lucienne / Neel Mme

Rue Mogador

N° 2 : Molina Gines Basile - Riquelme Marie (Ginette-Jeanine-Yves-Lydia-Ghislaine-Claude Bernardt-Jenny Paule-Sonia)

Sans numéro : Vicente Jean - Cayla Germaine (Jean Pierre-Nicole-Christian) / Wesling André - Bénichou Rollande.

Rue Monge

N° 3 : Huet (Snack Chalet Breton) - N° 6 : Gelber - Bensussan Germaine.

Sans numéro : Ruiz Georges - Noë Jeanne

Rue Parmentier

N° 6 : Veuve Joseph Benguigui (commerce denrées coloniales en gros) - Ets Benguigui (Appareils Ménagers) - N° 10 : Amsallem Jacob (Commerce) - N° 14 : Pohlen Charles - Martinez Marie-Louise (Véronique- Carole-Valérie) - N° 14 : Bénichou Lucien - Baure Marguerite - N° 16 : Mme Donati Joseph

Sans numéro : Sabbah J. (commerce denrées coloniales) / Amsallem-Bénaïm Paulette / Cavallaro-Touati Régine / Singer Charles.

Rue Galliéni

N° 1 : Pauloin Roger - Gomar Marie-Louise (Pierre - Roger-André).

Impasse Mac Mahon

Sebbagh Moïse - Dahan Ania (Alice-Sarah-Marie-Estelle-Juliette-David-Yvette-Albert) / Cerezuela Maria.

Rue de la Mosquée

N° 1 : Ouros Antoine - Heim Gabrielle .

Sans numéro : De Haro-Rodriguez Marie / Siège du Comité Amitiés africaines.

Vous pouvez nous adresser le nom de la rue (avec le N° si vous l'avez) où vous habitez à Saïda ou dans les villages alentour.

Adressez vos écrits à : **Écho de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels**
ou par courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

Réunion de la région Lyonnaise

Nous rappelons à tous les adhérents habitant le département de l'Isère et les départements limitrophes que le repas bisannuel aura lieu le dimanche 23 octobre au Château Saint Julien à Frontonas (38290).

Nos amis Jean Escobar et André Moralès seraient ravis de vous compter parmi les participants à ce repas. Vous avez encore quelques jours pour vous décider ou inviter votre famille, vos amis saïdéens à nous rejoindre.

Vous trouverez toutes les informations nécessaires en page 8 de l'écho numéro 136.

Je me souviens...

À la manière de notre ami **Gabriel Galiana** alias **Georges Galunaud**, nous vous demandons de nous raconter en quelques lignes un souvenir, de Saïda et ses environs si possible, qui vous a marqué. Cela peut être un fait divers, mais aussi un personnage familial ou de la rue, un commerce, un lieu, etc.

Pour commencer cette rubrique, en période de rentrée scolaire, nous avons fait appel à des «plumes» qui ont largement contribué au succès du Forum privé d'où ont été tirés ces textes.

À l'exception de la plume Sergent Major écrit par **Robert Jesenberger**, les autres textes sont de **Robert Aznal**.

Ils vous ont montré l'exemple. C'est à votre tour d'exercer vos talents de conteur !

Rentrée des classes...

Elles sont passées bien vite les grandes vacances, balayées par ce sirocco qui dure depuis deux jours. Le vent m'a mis la tête comme une pastèque! C'est toujours à la fin des vacances que l'on se fait des copains et copines et, déjà, on doit se quitter. Demain commence l'école. Tout près de mon lit, sur une chaise, se trouve mon tablier gris et au dessous les godillots hérités de mon frère, presque neufs. Maman a fabriqué des semelles en carton pour les mettre à ma taille : « cela t'évitera des engelures cet hiver! »

Ce matin, nous nous sommes levés à sept heures, après une



Ecole Berthelot en 2010

toilette de chat et un café au lait, je me suis apprêté et j'ai pris le chemin de l'école Berthelot. Dans la grande cour, je rejoins mes camarades, Hamed, Abdel, Kader, Bénichou, Zitouni et Linarès. Nous nous racontons nos petites aventures et c'est le moment de l'appel. Cette année, je rentre en CM1 : à chaque nom énoncé nous nous rangeons devant une classe sous le préau. Ça commence mal, le maître est le même que l'année précédente. Tous réunis, nous pénétrons en ordre deux par deux dans la classe où l'instituteur nous assigne notre place. Vous pouvez vous asseoir et sans bruit!

- Aznar! ton béret!

Je ne bouge pas.

- Aznar! ton béret!

- Non Monsieur ! j'ose lui dire ...

- Comment non !

Sous la menace, je l'ôte.

- Bon ça va, tu peux le garder.

Trois jours auparavant, je m'étais endormi avec un chewing-gum collé sur mes cheveux et maman avait rasé certains endroits du crâne pour le retirer. De jolis cratères apparaissaient sur ma petite tête blonde.

Mes camarades pouffaient en silence.

Sur le chemin de l'école...

Ce matin au lever il fait très froid, le ciel est couvert et la lumière n'est pas la même que d'ordinaire, plus blanche, plus aveuglante. Un petit vent se lève, il va neiger c'est sûr! Je vais de fenêtre en fenêtre, toujours rien. J'enfile mes godillots. « Dépêche, dépêche, tu vas être en retard » me crie ma mère. J'avale un bol de café au lait et un morceau de pain. Je mets mon manteau hérité de mon frère, un peu trop grand pour ma taille, et me voilà parti pour l'école. A peine franchi le seuil de la porte, le vent me fouette le visage. J'entends « Mets tes gants, tu vas attraper des engelures et ferme ton manteau ». Zut! j'ai oublié mon cartable! Je retourne sur mes pas le chercher. Vous allez dire, «mais il ne s'est même pas lavé», et bien oui il fait trop froid, nous n'avons pas l'eau chaude et à cette période de ma vie j'ai détesté l'eau au grand désarroi de ma famille.

Je ne prends jamais le chemin le plus court, j'aime bien me perdre, même aujourd'hui. A peine sorti, je tourne à droite, passe devant le Vox, là je mets un temps d'arrêt devant les affiches, décidément il ne passe que des Westerns ou des films antiques (Péplum). Arrivé au carrefour, je tourne à gauche et au prochain croisement à droite.

vous avez remarqué, je zigzague. En descendant cette rue, je passe un temps fou à regarder cette petite boutique avec ses sacs de haricots, de lentilles et plein d'autres choses posés à même le sol. Sur les étagères, des rangées de pain

de sucre en forme de cônes roulés dans un papier bleu. Mais ce qui m'intrigue le plus, c'est ce monsieur d'un certain âge avec un béret sur la tête. Je suis admiratif devant la façon de servir ses clients. Il plonge sa pelle en fer blanc dans les sacs, se dirige vers la balance et verse le contenu sur le plateau avec un tremblement incessant. La pelle vibrait et je me disais : quel coup de main! Bien plus tard, j'apprenais qu'il avait la maladie de Parkinson. Au sujet de ce monsieur, paraît-il qu'on l'avait enterré vivant. On a déclaré son décès et vu la chaleur, on l'a mis en terre rapidement.

Ce n'est que deux jours plus tard, une personne venue se recueillir entendit du bruit, alerta le gardien du cimetière qui le déterra.



Je me souviens...

Le primaire...

J'ai tellement mis de temps à tout effacer à tout rejeter pour avancer sans me retourner jusqu'au jour où je me suis arrêté.

Dès la maternelle, celle située au bas de l'école Berthelot, je me suis senti différent des autres. Le seul souvenir qui me reste est cette séance d'épouillage faite au soufflet à DTT. Cette humiliation me poursuit encore.



Maternelle de l'école Berthelot en 2010

En primaire, j'ai passé mon temps à rêver éveillé. J'avais la faculté tout en fixant dans les yeux mon instituteur, de voyager, d'inventer je ne sais combien de machines extraordinaires, de gagner nombre de combats, etc.

Je me rappelle ces additions faites tous les mois au tableau, afin d'établir le classement. Bien souvent, avec mon copain Paul Bénichou, nous nous disputions la dernière place. C'est qu'en dictée, nous battions tous les records et cela nous coutait fort cher. Ah ! ces mains rouges et brûlantes sous les coups de règles. Je n'ai jamais aimé le Vendredi, - même aujourd'hui - jour de correction dans tous les sens du terme. Cela me gâchait le Jeudi, jour sans école.

Je ne me rappelle plus du nom de cet instituteur, dont le seul souvenir est qu'il m'a suivi à chaque changement de classe. (Une sorte de malédiction). Sa citation préférée, «tu parles Français comme une vache Espagnole», si bien qu'aujourd'hui, je ne me sens ni Espagnol ni Français, mais citoyen du monde.

J'aimerais bien retrouver son nom de famille et si possible avoir des nouvelles de mon copain Paul Bénichou. Il me semble que son papa exerçait la profession de tailleur.

La plume Sergent-Major...

C'est la plume Sergent-Major qui est la plus présente dans ma mémoire. Cette publicité me ramène plus de cinquante ans en arrière.

La fameuse plume Sergent-Major : la meilleure!



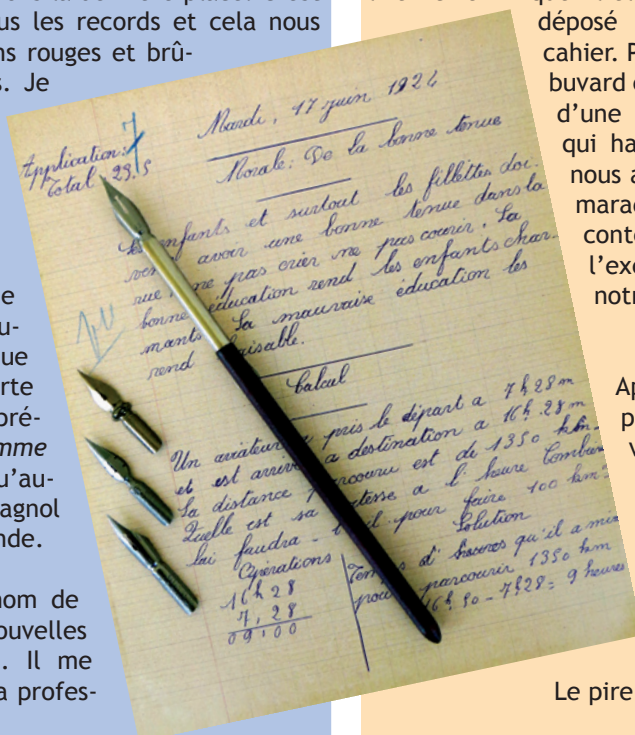
Et pour cause! 47 élèves au cours préparatoire avec un quart d'heure d'écriture par jour. Une durée que l'on ne respectait pas toujours et qui empiétait souvent sur le cours d'éducation physique. Il fallait prendre la main des élèves

afin qu'ils reproduisent fidèlement les modèles - à l'encre rouge - qui m'avaient pris beaucoup de temps et d'application la veille lors de la préparation des cahiers. Il fallait respecter les pleins et les déliés. Les becs de la plume de certains élèves avaient une tendance à s'écarter et c'était alors la tache! Il fallait conseiller aux élèves d'éviter surtout de plonger le porte-plume sans précaution dans un encrier contenant de l'encre violette, encre qui devait être préparée par l'enseignant à l'aide d'une poudre et d'eau dans des proportions à respecter.

Au début c'était le cahier à deux lignes, que l'on abandonnait un peu plus tard pour celui à cinq lignes, et ce satané buvard qui n'absorbait pas toujours toute l'encre que l'élève avait déposé sur son cahier. Pourtant le buvard était déjà un progrès. Je me souviens d'une vieille institutrice, M^{me} Mesguich, qui habitait rue Besombes, chez laquelle nous allions avec quelques uns de mes camarades le jeudi et qui aspergeait le sable contenu dans un flacon pour absorber l'excédent d'encre qui s'était déposé sur notre feuille.



Après deux trimestres d'efforts, de part et d'autre, c'était un plaisir de voir les cahiers des meilleurs élèves. Ils auraient à utiliser un peu plus tard la plume de ronde au cours complémentaire pour faire des titres et l'écriture en scripte que certains enseignants leur imposèrent. Le stylo bille du baron Bic n'était pas encore parvenu dans nos écoles. Le pire allait venir...



Les fidèles du 8^{ème} RIM



Le 30^{ème} et dernier rassemblement

C'est encore au lieu dit La Marzelle, sur la commune de Chantonay en Vendée, que notre 30^{ème} et dernier rassemblement a eu lieu le 3 septembre 2016, à la faveur d'une très belle journée ensoleillée et en présence de 95 convives, tous très heureux de se retrouver pour cette ultime rencontre de fraternité combattante.

À partir de 11 heures, les premiers participants arrivent. Pendant que les dames choisissent leurs places et installent la table, les messieurs entament des discussions de plusieurs heures ...

Pour ce dernier rassemblement, notre ami **Jean Caldéron**, porte-drapeau du commando Cobra a tenu à être présent



en tenue camouflée, style Bigeard, avec son drapeau. Nous l'en remercions chaleureusement.

Avant de passer à l'apéritif, ce sont les photos habituelles de l'ensemble du groupe, puis des anciens camarades du 8^{ème} seuls, prises par notre frère **Arthur Smet**.

Ensuite, c'est le mot de bienvenue prononcé par Arthur, avec beaucoup d'émotion...

Onze décès sont annoncés : **Sarrazin François**, **Giroux Pierre** (2^{ème} Cie), **Benoist Claude** (4^{ème} Cie), **Coastrioux Jean**, **Sorin Roger**, **Saulnier Yves**, **Château Amand**, **Racine René**, **Guillermes Jean-Michel** et **Liné Yves** (tous de la 7^{ème} Cie), auxquels nous ajoutons, par la pensée, tous nos camarades décédés là-bas. En leur mémoire, une mi-

nute de silence est observée, suivie de la Marseillaise chantée et accompagnée en musique par la sono.

Cette année nous avons eu l'heureuse surprise d'avoir parmi nous **Alain Crach**, le président de l'Amicale des Saïdéens et son épouse, venus de Montpellier. Dans son allocution, il nous a chaleureusement remercié d'avoir, pendant les meilleurs années de notre jeunesse, participé à la protection des personnes et des biens, au risque de notre vie, à Saïda et sa région, avant de nous promettre une surprise pour la fin du repas. Après la sangria, accompagnée d'un sandwich à la saucisse, proposée à l'apéritif, c'est l'heure du repas traditionnel composé d'un demi melon, du jambon à l'os et mojettes vendéennes, fromage, tartelette aux pommes, café et brioche de Vendée.

Entre le fromage et le dessert, c'est la surprise annoncée. Alain, au nom de l'Amicale des Saïdéens, remet à chacun des camarades du 8^{ème} RIM, présents à ce repas, un recueil intitulé « En hommage aux Appelés à Saïda et sa région ».

Remerciements de l'ensemble des récipiendaires pour cet ouvrage qui fera beaucoup d'envieux.

La fin du repas et l'après midi sont consacrés, bien entendu, à la lecture de ce recueil et au livre proposé par le Lieutenant **Philippe Herbint** « Souvenir de ma guerre d'Algérie 8^{ème} R.I.M. 1959-1962 », mais aussi aux chansons et notamment celle interprétée par deux dames : « Algérie, pays de soleil,

nous n'oublions pas ... », composée par l'Abbé **Guy Herbreteun**, prêtre de Vendée.

Cette année encore, notre ami **Louis Poligné** nous a ravi avec ses talents d'imitateur, unanimement appréciés par les convives. Il nous a fait revivre, l'espace que quelques instants, des moments de bonheur avec **Fernand Raynaud**, Bourvil, ...



Merci à l'équipe de Chantonay qui a assuré la maintenance toute la journée.

Et le moment fatidique de la séparation arrive. C'est avec beaucoup d'émotion, la larme à l'œil, les embrassades avec des étreintes prolongées, au revoir mon frère, nous nous reverrons peut-être ?, bonne santé !, ...

Après 30 années de rencontres, que de souvenirs évoqués, bons et moins bons, les copains tombés là-bas, la chance d'en être revenu, ...

Pour certains, c'est un adieu et pour d'autres, un au revoir car il sera possible de se retrouver, selon affinités, individuellement, localement, par petits groupes, etc.

Bon vent à tous.

Eugène Gonord.





Les fidèles du 8^{ème} RIM

Le 8^{ème} Régiment d'Infanterie Motorisé en bref

Le 8^{ème} Régiment d'Infanterie Motorisé a été créé sous la Révolution à partir du régiment d'Austrasie, un régiment français d'Ancien Régime, créé en 1569 sous le nom de régiment de Gohas.

Renommé à plusieurs reprises et même licencié en juillet 1815, comme l'ensemble de l'armée napoléonienne à la Seconde Restauration, il est recréé à partir de la 14^{ème} légion du Cantal et de la 82^{ème} légion de la Vendée et prend son nom définitif en 1854.

En 1914, à la mobilisation pour la première guerre, il donne naissance au 208^{ème} régiment d'infanterie. Il participe à la première campagne de la Marne (1914), à la première bataille de Champagne (1915), aux batailles de Verdun et de la Somme (1916), à l'offensive de

l'Aisne et des Flandres (1917), à la seconde bataille de la Marne et la libération de l'Alsace (1928).

En 1940, au mois de mai, les deux mille hommes composant le régiment tiennent la Meuse sous le feu des Allemands. Après avoir subi de nombreuses pertes et se sachant en cours d'encerclement par le Sud, le plus gros de la troupe se retire, mais tombe sur un convoi de camions « belges » transportant en réalité des allemands. Le 8^{ème} Régiment d'infanterie est exterminé, l'arme à la bretelle, par l'infanterie et l'aviation adverse et les quelques survivants seront capturés par l'ennemi. Le régiment est dissous le 22 mai 1940.

Il sera recréé le 1er mai 1945 et on le retrouve en Algérie de 1952 à 1962 et plus précisément à Saïda à partir de 1956. Affecté, après mars 1962, aux unités de

la Force Locale prévues par les fameux accords d'Evian.

Dans les années 1970, le régiment tient garnison à Noyon (Oise) et aussi à Landau (Allemagne).

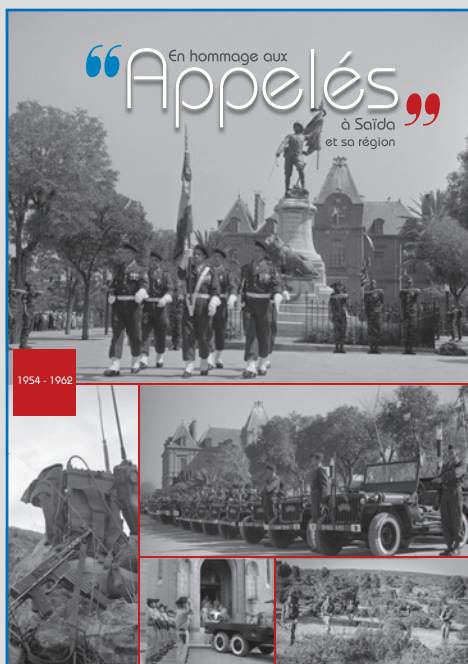
Avec la mise en place de la professionnalisation des Armées, le 8^{ème} régiment d'infanterie est dissous en 1998.

“ **Toujours en avant** ”

Les décorations : sa cravate porte la fourragère à la couleur du ruban de la Légion d'honneur. Il a reçu également la légion d'Honneur, la Croix de guerre 1914-1918 avec six palmes plus une étoile de vermeil et la Croix de guerre 1939-1945 avec une étoile d'argent.



Hommage aux Appelés



Pour la dernière réunion des anciens Appelés du 8^{ème} RIM (voir le compte rendu page 14), le Conseil d'administration de l'Amicale avait décidé de consacrer quelques pages de l'Écho pour rendre « hommage aux Appelés à Saïda et sa région ». Devant le nombre important de témoignages recueillis et de photos reçues, il nous a fallu nous rendre à l'évidence. Les vingt pages de notre bulletin trimestriel étaient insuffisantes pour publier l'ensemble des informations rassemblées. C'est donc un document séparé qui a été réalisé. Nous avons profité de cette publication pour rappeler à ces Appelés et leurs familles, l'histoire résumée de Saïda et de l'Algérie.

Ce numéro spécial, de 88 pages, a été rédigé par Louis Baylé, président d'honneur de notre Amicale. La mise en page, l'infographie, la relecture ...ont été assurées par les bénévoles de l'Écho.

Il a été remis à tous les participants du dernier rassemblement du 8^{ème} RIM et adressé à tous ceux qui, pour des raisons diverses, n'ont pas pu se déplacer.

Bien entendu, comme tout document réalisé par l'Amicale, il enrichira les archives du Centre de Documentation Historique sur l'Algérie d'Aix en Provence et du Centre de documentation des Français d'Algérie de Perpignan.

Le Bureau a également décidé de faire parvenir un exemplaire de ce numéro aux présidents des Cercles algérienistes locaux ainsi qu'à un certain nombre de médias !

Nous vous proposons de découvrir la couverture de ce numéro spécial de même que la préface et l'introduction de l'Histoire des Appelés.

Préface

Avant que les souvenirs et les hommes ne s'effacent, il est encore temps de rendre hommage à tous ces jeunes appelés venus nous défendre durant la guerre d'Algérie, de 1954 à 1962, et particulièrement à ceux qui furent affectés à Saïda et dans sa région.

Ce numéro spécial de l'Écho de Saïda leur est entièrement consacré et c'est un honneur pour nous d'avoir pu le réaliser et de leur dire, ainsi, toute notre reconnaissance et toute l'affection que nous leur portons. Ils avaient 18/20 ans et tous ont laissé une part de leur jeunesse, pour certains leur vie, quelque part sur nos Hauts-Plateaux saïdiens. Longtemps, ils se sont tus. Certains se taisent encore aujourd'hui sur leur « temps » là-bas.

Nous leur donnons ici la parole, souvent arrachée à leurs souvenirs enfouis. Ils nous racontent leur séjour dans notre région, sous les armes.

Nous espérons que ce recueil de témoignages permettra à leur famille, à leurs descendants et aux générations futures, de connaître, à travers le parcours de leur père, grand-père, frère, cousin, ami, le vrai visage de cette guerre d'Algérie, trop vite oubliée dans tout son sens.

Nous remercions ces « appelés » d'alors, d'avoir bien voulu nous raconter, chacun selon son coeur, sa personnalité, son style, ces moments d'histoire qu'ils ont vécus de l'autre côté de la Méditerranée durant deux longues années, parfois plus pour certains. Pour tous ceux qui, dans un avenir plus ou moins lointain, auront un jour ce livret entre leurs mains, nous avons, en préambule, situé Saïda dans l'espace et dans le temps. Cette ville de Saïda, dans l'Algérie profonde, un court résumé - avant et pendant sa période française - vous en raconte l'histoire. Ainsi, cher lecteur d'aujourd'hui, de demain ou de plus tard, vous pourrez mieux situer et comprendre les témoignages de vos anciens qui y ont fait leur devoir en allant défendre la France et ses valeurs, là où elle était alors attaquée.

Histoire des Appelés

« On ne se console pas de la perte d'un grand fils mais que le fait que celui-ci soit tombé à son poste de combat sans souffrance soit au moins pour vous un adoucissement. En m'inclinant devant votre douleur et celle de tous les vôtres, je vous renouvelle, Monsieur, Madame, nos condoléances émues ».

Peu après le 1er novembre 1954, cette lettre du ministre de la guerre parvint aux parents de trois soldats, des appelés, (l'Algérie étant alors un groupe de départements français, une partie du contingent métropolitain y était normalement affectée pour y faire son service militaire), stationnant à Batna dans les Aurès, en Algérie.

Dans les mois et les huit années à venir, hélas, des milliers de lettres semblables seront envoyées. Ce fut la dernière guerre des Français. Si celle d'Indochine n'avait concerné que les militaires de profession pour des combats lointains, à tort vite oubliés, la guerre d'Algérie a mobilisé près de deux millions de jeunes appelés et, à ce titre, elle a profondément marqué toutes les familles françaises.

Pas une qui ne compte un parent envoyé en Algérie. Pour certains, le service militaire avait duré dix-huit, voire trente mois et plus. Quelques-uns ne sont jamais revenus : selon les sources officielles françaises, les pertes des forces de l'ordre, du 1er novembre 1954 au 19 mars 1962, s'élèvent à 24.614 morts (15.583 tués au combat ou par attentat, 7.917 morts par accident, 1.114 par maladie ou suicide), parmi lesquels environ 3.500 musulmans, et 64.985 blessés (35.615 par combat ou attentat, 29.370 par accident), enfin 450 prisonniers non libérés.

À ces pertes, il faut y ajouter celles survenues après le 19 mars jusqu'au 31 décembre 1962 : 152 tués, 422 blessés et 162 disparus.

Mais, au-delà des pertes, ce fut un véritable traumatisme pour toute une génération de jeunes marqués par ce conflit. Pour ceux qui ont eu 18 ans dans les années 1954-1962, le passage de la



vie d'adolescent à la vie d'adulte fut terrible. Combien de vies brisées, de rêves déçus ?

Tout avait commencé dans la nuit de cette sinistre « Toussaint rouge » de 1954 avec une trentaine d'attentats menés sur tout le territoire algérien. Les deux premières victimes sont deux Pieds-noirs : Georges-Samuel Azoulay un chauffeur de taxi de confession juive et Laurent François, libéré depuis 6 mois du service militaire. Sont également tués, ce jour là, le caïd Sadok et Guy Monnerot, jeune instituteur venu de la métropole avec son épouse instruire les enfants du bled. Les autres victimes sont l'agent forestier François Braun, l'agent de police Ahmed Ben Amar et trois appelés (le brigadier-chef Cochet, les soldats Audat et Marquet), ainsi que le lieutenant d'active Darneaud.

Le 20 août 1955, dans le Constantinois, plus de 70 civils européens sont massacrés au couteau et à la hache. Le gouvernement d'Edgar Faure décide alors de rappeler en Algérie les soldats du contingent « disponible ». La France va petit à petit s'enfoncer dans une guerre qui ne dit pas son nom.

Au fil des mois, les attentats se multiplient et, après le drame de Palestro, le 18 mai 1956, où 19 soldats du contingent sont tués et affreusement mutilés dans une embuscade, la question algérienne se transforme en drame national.

Les rappels et la prolongation de la durée du service permettent une rapide augmentation des effectifs présents en Algérie qui passent de 114.000 hommes en juillet 1955 à 380.000 en décembre 1956.

L'envoi des rappelés et des appelés en Algérie a servi à maintenir un rapport de 10 contre 1 entre les effectifs des « forces de l'ordre » et ceux des « rebelles » (estimés à 38.000 hommes armés en janvier 1957). Ils ont fourni la majorité des effectifs dans toutes les armes, particulièrement dans l'armée de terre.

Les mois passés dans le cadre d'opérations de « pacification » se limiteront pour certains à rester sur un piton. Mais, dans d'autres cas, ce seront les opérations de maintien de l'ordre, les embuscades, les trahisons, la nuit dans les djebels un pistolet mitrailleur MAT 49 à la main, ou bien les quadrillages de quartiers, les visites domiciliaires, etc. Les appelés seront parfois confrontés à de grandes horreurs. Le FLN tue non seulement des Européens et des Harkis, mais aussi des Algériens modérés.

Si bon nombre d'appelés avaient du mal à comprendre la mission

qu'ils devaient remplir, la très grande majorité d'entre eux a néanmoins courageusement fait son devoir, comprenant que l'Algérie était une partie de la France et que les Pieds-noirs étaient pour la plus grande partie des petites gens ou des représentants des classes moyennes, commerçants, artisans ou simplement fonctionnaires, et qu'ils vivaient en très bonne harmonie avec leurs compatriotes musulmans.

Au début de 1958, le commandement français estimait, grâce

“ **les Pieds-noirs étaient pour la plus grande partie des petites gens ou des représentants des classes moyennes, commerçants, artisans ou simplement fonctionnaires ; ils vivaient en très bonne harmonie avec leurs compatriotes musulmans** ”

“

notamment au grand nombre d'appelés sous les drapeaux, que la guerre était virtuellement gagnée. La bataille des frontières avait tourné au désastre pour l'ALN, surtout à la frontière tunisienne : la seule bataille de Souk Ahras (28 avril au 3 mai 1958) lui fit perdre 620 hommes (tués, blessés, prisonniers) et dissipa leur rêve d'un Dien Bien Phu algérien.

En deux ans, l'ALN intérieure perdit près de la moitié de ses effectifs. Le regroupement de la population et la mise en « auto-défense » de nombreux villages, la multiplication des Harkis et des ralliés aggravèrent l'isolement des maquisards. Une victoire militaire sur le terrain était donc possible.

Le ministre résidant Robert Lacoste répétait que la victoire irait à celui qui tiendrait « le dernier quart d'heure ». Mais le général de Gaulle, convaincu que seule une solution politique serait définitive, en décida autrement.

Oubliés la « tournée des popotes » et le « Je vous ai compris ! » On connaît la suite...

Les accords d'Évian, signés le 18 mars 1962 et le cessez-le-feu officiellement proclamé à partir du 19 mars, ouvrirent une nouvelle phase de la guerre. Ils ont entériné la défaite politique, sinon militaire, de la France en Algérie. Mais, loin d'y ramener la paix, le « cessez-le-feu » du 19 mars a inauguré la pire période de la guerre. Les Français, européens ou musulmans, rapatriés d'Algérie ne peuvent qu'interpréter cette date comme celle de leur abandon par la métropole et son armée. Suivant les accords d'Évian, l'armée française, aux ordres du Haut commissaire, devait rester l'ultime garante de l'ordre public mais, après quelques accrochages, l'armée française renonça, sur ordre, à le faire. Les garanties de sécurité des personnes, proclamées par ces accords, devinrent lettre morte. Les enlèvements et massacres d'Européens et de Harkis se multiplièrent dans tout le pays, les troupes françaises, consignées dans leurs garnisons, ne pouvant rien faire pour les secourir. Cette guerre se terminait de la pire des façons. Deux millions de soldats français y ont participé, une guerre sans nom, dépourvue de signification positive. Aux mauvais souvenirs que laisse toute guerre, elle ajoute des souvenirs honteux : ceux des exactions mais aussi ceux de la guerre civile et de l'abandon d'un morceau de France. Et tout cela, en vain. Alors qu'ils étaient allés combattre une rébellion et garder l'Algérie française, la guerre s'est soldée par l'indépendance algérienne ; moins que jamais les soldats ont compris ce qu'ils étaient allés faire « là-bas ».

Cette introduction est, en grande partie, tirée de l'ouvrage « La guerre sans nom » de Guy Pervillé, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Toulouse-Le Mirail.



Notes de lecture

Comment l'administration civile française a-t-elle organisé, au niveau local, le maillage administratif du territoire algérien, et par là de ses populations, avant la mise en place de communes identiques à celles de la métropole en 1956 ? C'est à cette question que répond ce dictionnaire qui propose de suivre, pour chaque unité administrative, les modifications et évolutions qui lui furent apportées au fil des ans. Communes de plein exercice, communes mixtes, douars, centres de colonisation, centres municipaux, reprennent ainsi vie pour éclairer le passé mais aussi le présent de l'Algérie.

Conservateur en chef du patrimoine, André BROCHIER a terminé sa carrière aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence où il était en charge des fonds de l'Algérie.

Cet ouvrage est publié avec le soutien actif de la Fondation pour la Mémoire de la guerre d'Algérie, des Combats du Maroc et de Tunisie, du Centre de Documentation Historique sur l'Algérie et des Archives Nationales d'Outre-Mer.

Fédération pour la Mémoire de la Guerre d'Algérie, des Combats du Maroc et de Tunisie



1 volume - 16 x 24 cm - 560 pages
29 euros (chèque à l'ordre de l'AMAROM)
Franco de port et d'emballage pour la France et la Corse
Outre-mer et étranger : participation de 10 euros

BON DE COMMANDE

à adresser avec son règlement à :
AMAROM
Archives nationales d'outre-mer
29, chemin du moulin de Testas
13090 AIX-EN-PROVENCE

NOM _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____
Commune _____
Pays _____
Adresse électronique _____



Mémoire de Notre Temps est une association loi 1901 composée essentiellement de bénévoles et dirigée par Jean-Pierre Hollender. Au service de la communauté des Français d'Outre mer pour faire connaître l'oeuvre de la présence française et de l'armée en Algérie, en Tunisie et au Maroc, elle édite et diffuse des ouvrages qui «racontent» ce qu'étaient nos villes et nos villages.

Avec une devise telle que «Non à la nostalgie, oui à l'héritage», l'équipe de Mémoire de Notre Temps présente un catalogue général riche et très diversifié dans lequel on peut trouver des ouvrages sur des Études historiques et sociales, la poésie, l'armée, la cuisine, la détente, mais aussi la rééditions des oeuvres les plus célèbres de notre patrimoine...

Au moyen d'extraits de presse de l'époque, des documents illustrés permettent de revivre le quotidien de villes et villages de 1954 à 1962. Ainsi dans un document intitulé : Saïda 1954-1958 (Format 21/29 - 82 pages au prix de 20 € hors frais de port), vous découvrirez tous les événements - et ils sont très nombreux -, ayant jalonné ces quatre années.

Contacts : «Temple du Soleil» E 452 - 284 rue Frédéric Mistral -34280 La Grande Motte
Téléphone : 06 78 75 83 14
Email : memoire-hollender@orange.fr
Site : <http://www.memoire-notretemps.com>

La librairie pied-noir

www.librairie-pied-noir.com



Livres, Disques, Films, Gadgets
sur l'Afrique du Nord et les Pieds Noirs

Contact: 06 71 01 35 74 / librairie.
pied.noir@gmail.com

À l'encre de l'oued Saïda



Il reste encore quelques exemplaires de ce recueil de textes et poèmes, tous écrits par des Saïdéens. Pour vous le procurer et enrichir votre collection, pour l'offrir à vos enfants, à vos amis, c'est très simple :

écrivez à : Amicale de Saïda,
7 rue des Anémones - 34000

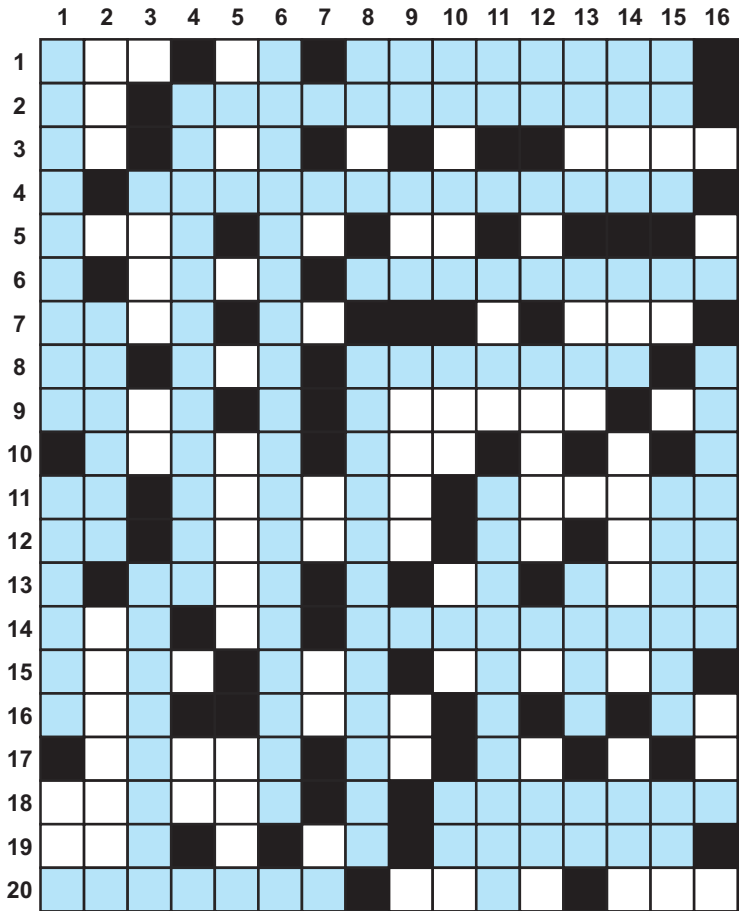
Montpellier. Joignez un chèque de 20 euros* (à l'ordre de l'Amicale) par exemplaire commandé.
*Port compris



Détente saïdienne

Quelques bars à Saïda et Aïn-El-Hadjar, par Jean-Pierre

Horizontalement 1 -Opposé à mou. -Initiales d'une star et sex-symbol française -Patron du café situé face au Boulodrome Fraternel Club, dans le bas de l'avenue Gambetta. 2 -Traditions, mœurs. -Nom du café du quartier de la marine. 3 -Chauffait l'Egypte. -Prénom de l'actrice américaine Gardner. -De même niveau, semblable. 4 -Nom du bar (Deux mots) situé avenue Gambetta, entre « la Princièrè » et le salon de coiffure Timoner. 5 -Un point cardinal. -La sienne. -Extra Terrestre. 6 -De gauche à droite, boîte protectrice. -Patronne du bar adossé au cinéma de l'avenue Foch. 7 -Quote-part. -Ruisseau. -Colère d'autrefois. 8 -Ville de Champagne très proche d'Épernay. -Détesté. -Patron du café situé près du passage à niveau, côté gauche sur l'artère principale d'Aïn-El-Hadjar venant de Saïda. 9 -Sortie jour de vote. -Peut être sauvage, d'élevage ou de compagnie. -Fleuve d'Italie. 10 -De gauche à droite, conduit pour évacuer les liquides pathologiques de l'organisme. -Brin long et fin de matière textile. 11 -Première note de musique. -Ni chauds ni froids. -Divan, sofa. 12 -Élément de squelette. -Habite, demeure. -Deux initiales pour dire en panne. -Pour assaisonner. 13 -Le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher et la vue en font parti. -Doublé c'est un nourrisson. -Petit véhicule de compétition sans carrosserie ni suspension. 14 -Arme de Cupidon. -Travaux Pratiques. -Nom de ce bar (Deux mots) situé entre l'épicerie Malka et l'Hôtel d'Orient, Place du Marché. 15 - Associé à Bohu pour signaler un désordre. -Encouragement jour de corrida. -Qualifie la forme d'un quadrilatère ayant des angles droits et 4 côtés égaux. 16 -De gauche à droite, correspond à elle au masculin. -Cercle ou souï. -Permet toutes les hypothèses. 17 -Lever à la 3ème personne de l'imparfait du subjonctif. -Plus intime que vous. -Recherchée par le scout. 18 -Instruments pour mesurer et tracer des traits. -Patron du café situé avenue Gambetta, à l'angle de la rue du 4 Septembre. 19 -Age géologique. -Démonstratif. -Patron du café d'Aïn-El-Hadjar qui abritait foyer rural et cinéma. 20 -Patron du bar situé avenue Foch, face au marché. -Rusé comme un certain bison. -Cardinal de Lorraine.



Verticalement 1 -Patron du café situé à l'entrée d'Aïn-El-Hadjar, à gauche en venant de Saïda. -Patron du café d'Aïn-El-Hadjar situé, après le passage à niveau, sur le côté droit de la rue principale conduisant vers le sud. - Désert de pierres. 2 -Pays d'Amérique du Nord. -Nom grec de la Corse donné au bar dont le patron était M. Aguado, situé avenue Foch, en face de la rue de la poste. -Circulera mais aussi grugera. 3 -Virtuosité. -Conjonction négative. -Patron du bar situé à côté du magasin d'alimentation Médina, face au marché. 4 -Nom du café (Trois mots) situé rue du Onze Novembre. -S'oppose à PL. 5 -Saliva. -Rigolent. -Ventila. 6 -Nom du bar (Trois mots) situé avenue Gambetta près de la pâtisserie « El Buen Gusto ». 7 -Société Anonyme. -Finit tous les jours de la semaine et commence le dimanche. -Saint de Normandie. -Disque optique utilisé pour stocker des données sous forme numérique. 8 -La préfecture de ce département est Carcassonne. -Nom du bar (Trois mots), siège du GCS, indissociable de la famille Lopez. 9 -De bas en haut, Poids Lourds. -Pousse le cri du cerf. -Parfumé à l'anis. -Article contracté. 10 -Sons perçus par l'oreille ou rumeurs. -Grand fleuve d'Égypte. -Bouche cornée des oiseaux. -Interjection pour faire peur ou honte. 11 -Cardinaux opposés. -Transport en commun urbain sur rails. -Nom du bar (Deux mots), dont le patron était M. Baillet, situé sur la place Poincaré, à l'angle de la rue Lamoricière. 12 -Renseignements Généraux. -Adversaire de Grant pendant la guerre de Sécession américaine. -Mammifères ruminants d'Amérique du sud ou moines bouddhistes. -Docteur en abrégé. -Chaîne de télévision franco-allemande. 13 -Lisière d'un bois. -Produit de la ruche. -Patron du bar situé avenue Foch, légèrement décalé face au cinéma Palace. -Ile de l'Atlantique. 14 -Jeu de construction fait de petites pièces qui s'emboîtent. -Couleurs de l'automne. -Relative au nez. -De bas en haut, mer intérieure entre la Grèce et La Turquie. 15 -De bas en haut, Agence gouvernementale responsable du programme spatial civil des États-Unis. -Vient de naître. -Patron du bar situé à l'angle des rues Blandan et Bobillot. -Très court. 16 -Do, autrefois. -Nom du bar, dont la patronne était Mme Lopez, situé Place du Marché entre l'avenue Foch et la rue Blandan. -Se rendra..

Solution du N° 136



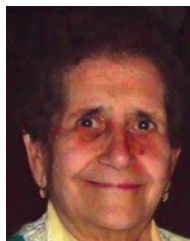
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	
1	K	A	U	F	F	M	A	N	N		B	A	N	C	E	L	
2	I		R	A		I		I	O		A	G	I		C	A	
3	E	N	I	V	R	E	R	A	I		G	A	N	G	A		
4	S		N	I		L	A	P	R	I	N	C	I	E	R	E	
5		R	E	E	R		T			B	E	E			T	P	
6	H	E	R	R	E	R	A		B	I	S		P	J		I	
7		P			C	U		S	O	L			R	E	A	C	
8	B	A	N	Q	U	E	D	E	L	A	L	G	E	R	I	E	
9	O	S		U				O	S	E		P	O	T	E	R	
10	N		T	I	M	O	N	E	R			N	E	Z		I	
11	N		U	N	O			L	O	P	E	Z				C	E
12	E	T		T	I	P	I				G	A	P		R	F	
13	T		E	O		A	L	B	E	R	O	L	A		E	R	
14		P	P		O	U		A	R	E		E	R	O	D	A	
15	S	O	U	L		L		D	I	G	E	S	T	I	O	N	
16	E	U	R	O		O	U	I	E		C		O	L		C	
17	G	R	A	U		I		N		T	R	O	U		F	A	
18	U	V		B	E	N	H	A	M	O	U		C	V		I	
19	R	U	B	I	O		U	N		U		C	H	A	R	S	
20	A	S		A	R	T	E	T	B	R	O	D	E	R	I	E	



Carnet de l'Amicale

Décès

Raymond Juan nous fait part du décès de deux de ses tantes :



Jeannine Cerna, épouse Ruiz, décédée le 17 mars 2014 à l'âge de 83 ans à Caumont sur Durance. (à gauche)
Yvonne Cerna, veuve Raymond Chacon, décédée le 16 mai 2016 à l'âge de 79 ans à Avignon. (à droite)

- **Jean Finet**, décédé le 26 mai 2016 à l'âge de 88 ans. De la part de son épouse Edmée (Mamie) née Cazorla, ses enfants Jean-Marc, Édith et Anne, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 75016 Paris.
- **Yvonne Zamora** née Hernandez, décédée le 28 mai 2016 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants Jeanine, Marie-Josée, Martine et de ses petits-enfants. 34300 Agde.



François GONZALES né le 6 octobre 1918 à Aïn-el-Hadjar, est décédé le 7 juin 2016 à l'âge de 97 ans à Villeneuve Tolosane et inhumé au cimetière de Cugnaux (Haute Garonne). De la part de son épouse Antoinette née Gil, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.



Eveline Mongin née Marin s'est éteinte le 15 juin dernier dans sa 93ème année, entourée de l'affection des siens, Jean son époux, Gérard et Guy ses fils et leurs conjointes, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. 34000 Montpellier.



Françoise Maldonado née Barbaste décédée le 17 juin 2016 à l'âge de 69 ans. De la part de son époux Jean-Paul, ses enfants, ses petits-enfants et toute sa famille. 31250 Revel.
Françoise avait accompagné Jean-Paul lors du voyage retour à Saïda en avril 2010.

- **Marc Fora** est décédé le 20 juin 2016 à l'âge de 55 ans. De la part de sa maman Odette Fora née Casés, de sa soeur Jeanie Santari et de son neveu Pascal. 13850 Peyrolles en Provence.



Line Méréa née Jobert, décédée le 28 juillet 2016 à l'âge de 85 ans. De la part de son fils Pierre-Luc et son épouse et de ses petits-enfants. 11620 Villemoustaussou.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdéennes et partage leur peine.

Naissances

- Louis (Loulou) et Jacqueline Baylé sont heureux de vous annoncer la naissance, le 11 juillet 2016, de leur 4ème arrière-petit-fils, Marc, au foyer de Guillaume Blanc et Jeanne-Marie Pantanella, leur petite fille. 31000 Toulouse.

Tous nos vœux de belle et longue vie à Marc, à ses parents, grands-parents et arrière-grands-parents.



Retrouvez vos trois espaces Internet :

- Site tous publics :
<http://saida.pagesperso-orange.fr>
- Forum privé :
<http://saida.nostalgerie.xooit.com>
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréa :
hubert.merea@orange.fr
- Archives de l'Amicale et trombinoscope :
www.saidarchives.fr
Accès réservé, voir Échos précédents

Cotisations 2016

Dans un mois, la trésorière va engager une procédure qui ne lui tient pas particulièrement à coeur : envoyer la lettre de rappel aux adhérents non à jour de la cotisation 2016.

Alors pour les personnes concernées*, si vous pouviez lui éviter cette corvée, ce serait très sympathique.

Nous vous sensibilisons à nouveau sur l'importance vitale de vos cotisations, participations indispensables à la continuité de notre Association.

Merci de votre compréhension et de votre fidélité.

Le Bureau.

Cotisation de base = 20 €

Cotisation de soutien = à volonté.

Chèque à l'ordre de l'Amicale des Saïdéens - 1 Impasse Samson - 31500 Toulouse.

* Si vous ne savez pas où vous en êtes, un simple coup de fil ou un message Email envoyé à la trésorière facilitera le travail.